

Mode

Donatella Versace,
glamour en héritage

Volupté!

L'heure
stylée

Vétiver,
parfum d'hiver

Andrew Gn
Jérôme Dreyfuss
Franck Sorbier
Bouchra Jarrar
Guillaume Henry

Nos interviews

À SUIVRE...

Magdalena Brozda, à fleur de peau

Après le dernier défilé de l'École d'art et de design de Genève en 2009, le nom de Magdalena Brozda était sur toutes les lèvres. Sa collection, «I put a spell on you», avait piqué la curiosité de l'assemblée; nous l'avions alors rencontrée. Lubies, fantaisies et perspectives d'avenir d'une jeune ensorceleuse. **Par Valérie Fromont**



Une esquisse préparatoire pour la collection «I put a spell on you».



La styliste Magdalena Brozda.

La première fois que l'on a rencontré Magdalena Brozda, lors du showroom Edelweiss, la rétine s'est accrochée au grain d'une série de polaroids qui semblaient avoir été oubliées depuis des années dans un coin de l'hôtel Tiffany. Vestige d'un bal masqué? De très jeunes adolescentes y auraient volé les habits de leur mère pour les lacérer, se déguiser et se photographier sur un canapé assorti au papier peint du salon. On est repartie intriguée par cette traque de couleurs chair, ces cols Claudine sur des manteaux de pensionnaire anglaise, ces vêtements taillés au cutter, ces visages dissimulés par les masques et les perruques, l'inquiétude sourde emmitoufflée dans un univers sépia, rose poudré, délavé.

Une inquiétude sourde emmitoufflée dans un univers sépia, rose poudré, délavé

Quelques mois plus tard, au défilé de la Haute Ecole d'art et de design de Genève, on retrouvait sur le podium l'écriture si distinctive de Magdalena Brozda. Son travail de diplôme, la collection «I put a spell on you», lui a valu d'être sélectionnée pour le European Talent 2009 – une exposition organisée par Li Edelkoort, réunissant les meilleurs étudiants européens dans les différentes branches du design. Au bénéfice de deux bourses (fondation Ikea et Fondation Hélène et Victor Barbour), Magdalena Brozda, 25 ans, effectue aujourd'hui un stage à Anvers, dans la maison A.F. Vandervorst. Souvenirs d'une rencontre, au cœur de l'hiver 2009, avec une jeune fille en fleur.

Retrouvez un extrait du défilé sur WWW.letemps.ch/mode



Collection «I put a spell on you» lors du défilé de la HEAD.

Le Temps: Vos cartes de visite sont des polaroids, tout comme les images qui ont servi de base à vos recherches sur la collection «I put a spell on you». En quoi sont-ils un support de votre propos?

Magdalena Brozda: J'aime l'idée qu'on ne puisse pas les refaire. La beauté conventionnelle m'ennuie terriblement. Dès que c'est trop parfait, ça commence à me déranger. Je n'aime pas les artifices, les retouches, le maquillage. Je préfère le côté brut d'une scène shootée au Polaroid. Et puis, la patine de leurs couleurs est incomparable. Pour les photos comme pour les objets, j'aime qu'ils soient anciens, délavés par le temps. Mes manteaux en laine, je les ai lavés et brossés avec un couteau pour leur donner un aspect vieilli. Je traîne beaucoup aux puces, j'achète des photos de gens que je ne connais pas, je leur invente une vie, j'achète des objets, des tissus, des chaussures même si je ne les porte pas. J'ai l'impression qu'ils m'attendaient. Il y a un aspect écologique dans cette démarche, mais c'est avant tout sentimental.

– Les tons délavés de vos polaroids sont aussi ceux de vos vêtements. Pourquoi cette quête chromatique?

– En temps que Polonoise, lorsque j'ai commencé le stylisme, j'étais attachée au gris, au marine, de préférence dans des jerseys épais... A l'école, en deuxième année, je suis allée vers une autre gamme de couleurs en travaillant sur une collection de maillots de bain conceptuels basée sur des tableaux de Gustav-Adolf Mossa, dans une ambiance très charnelle. Plus tard, j'ai eu ce déclic autour de la sorcellerie. Tout était inspiré des peaux, des veines. J'ai adoré cette recherche de couleurs, j'ai fait toutes mes teintures à la main en réalisant mes propres mélanges. J'aime qu'il y ait des irrégularités, des rainures, cela rend le tissu vivant. J'ai travaillé sur la base d'agrandissements de veines, de peaux, jeunes ou vieilles, et j'ai conçu cette gamme de beiges tirant jusqu'aux bleus et verts. J'ai aussi réalisé une veste à partir de collants teints qui donne la sensation de muscles à vif. D'autres vêtements font penser à des peaux qui tombent en lambeaux, des corps écorchés, des boutons qui apparaissent... Ce sont autant de transformations corporelles, de marques qui peuvent apparaître lorsque la sorcellerie s'en mêle.

– Comment ce thème de la sorcellerie a-t-il émergé dans vos recherches?

– Ma famille vient de Cracovie. Mon arrière-grand-mère était sage-femme, mais elle était aussi sorcière puisqu'elle soignait les gens avec des plantes et des toiles d'araignée. Elle était toute fine, avait des cheveux noirs et des yeux perçants. Durant la Seconde Guerre mondiale, c'est elle qui a sauvé toute la famille. Très jeune, on m'a lu des contes de Grimm assez inquiétants. A 5 ans, je récitais à ma mère une comptine dans laquelle une petite fille coupait la tête des gens...

– C'est pourquoi l'enfance et la sorcellerie sont liées dans votre collection?

– J'ai voulu explorer et mettre en abyme la dualité entre la fragilité, l'innocence des enfants et le monde inquiétant, morbide de la sorcellerie.



Le travail de diplôme de Magdalena Brozda présenté au défilé de la HEAD, en octobre 2009. La robe de droite est recouverte de 500 boutons, qu'elle a brodés un à un avec des tissus préalablement teints.

– Le mannequin avec lequel vous avez travaillé sur «I put a spell on you» a 13 ans. Comment gère-t-on ce type de relation?

– J'ai vu la photo d'une petite fille chez une amie, qui m'a tout de suite interpellée. Pour mettre en scène ma collection, je ne recherchais pas forcément quelqu'un de beau, mais d'intéressant. Laura-Lee a cette spontanéité, cette honnêteté, cette réserve aussi, liée à son jeune âge. C'est sa fragilité, son regard, que j'aime avant tout chez elle: elle est ailleurs. J'ai fait très attention à ce que les prises de vue ne reflètent aucune ambiguïté, aucun érotisme. C'en était pas du tout le propos.

– Les tons chair, les tulles, les collants... C'est aussi un univers proche de la danse classique.

– C'est vrai, et j'adore la danse! Je trouve que les vêtements deviennent beaucoup plus intéressants lorsqu'ils sont portés, que le mouvement donne vie aux dégradés ou aux plissés. Je serais très heureuse d'avoir un jour l'opportunité de travailler sur des costumes de danse. Et si j'avais le choix, pour la suite de ma carrière, je serais heureuse de pouvoir rester dans un contexte plus artistique que commercial.

– Vous êtes venue de Pologne en Suisse à l'âge de 20 ans. Quelle place tiennent vos origines dans votre travail aujourd'hui?

– Il existe en Pologne toute une industrie traditionnelle. Il y a par exemple des régions qui font de très belles dentelles; j'aimerais utiliser ce savoir-faire et le détourner avec des matières et des couleurs inhabituelles. L'une des robes de ma collection est recouverte de 500 boutons, que j'ai brodés un à un avec des tissus préalablement teints. J'ai utilisé pour cela une machine en Pologne qui sert à cela, à recouvrir les boutons. Puis c'est mon père qui m'a aidée à les coudre à la main. Mes parents se sont toujours sacrifiés pour que nous puissions faire de bonnes études, ma sœur et moi. Lorsqu'ils sont venus en Suisse, au défilé de la HEAD, et qu'ils ont découvert que j'avais travaillé sur la sorcellerie, ils m'ont dit: «Mais qu'est-ce que tu fais, tu es malade! Les profs vont te crier dessus!» Puis, après avoir vu toutes les pièces, mon père m'a confié qu'il pensait que cette collection était pour moi une étape importante de ma vie. Que j'avais toujours été une petite fille un peu nouée, qui avait vécu des choses violentes, dont je me libérais par ce

travail de matières et de structures un peu bizarres... J'ai été touchée par son regard.

– Vous êtes née sous le régime communiste. Comment s'est développé votre intérêt pour la mode?

– Grâce aux catalogues que l'une de mes tantes rapportait d'Allemagne. Ma grand-mère me faisait ensuite des genres de copies de certains modèles. Et j'ai toujours aimé m'habiller dans les magasins de seconde main, même si en Pologne, c'était une chose honteuse... Après l'éclatement du bloc de l'Est, les rapports humains ont beaucoup changé. Les gens sont devenus moins solidaires, fascinés par l'argent. On croyait que tout allait changer pour le mieux et, finalement, d'autres problèmes ont émergé. Dans la mode, on a assisté à une soudaine explosion de bling-bling. Dans mon métier, cela m'a rendue attentive aux questions de conditions de production et aux dangers de la surproduction. Je veux faire attention aux matières, aux finitions. Sans que ce soit de la haute couture, je préférerais faire des petites séries. Je déteste ces habits fabriqués en masse que l'on ne peut pas transmettre.